

LES DEUX CÔTÉS
DU
NON

Marie-Paule Marchand, Philippe Lefauconier,
Ahmed Ahajam, David Lanterne, Yoann Crételle,
Rémy Foucart, Sébastien Taillefer, Catherine Bernard,
Jean-Pierre Tricotet, Terry Carpentier,
Sylvain Druelle, Anthony Brocourt,
Jean-Baptiste Odelot,
Laurent Bil,
et Lilas Nord

Association Cardan

PréseNtatiONS

Quand Luiz Rosas m'a proposé d'écrire un recueil de nouvelles sur les personnes qui disent non, j'ai dit oui sans hésiter.

Quand il m'a expliqué qu'il s'agissait de rencontrer des gens en situation de refus, de recueillir leur parole pour en faire un objet littéraire, je n'ai pas pu refuser.

Il y a des fois, comme ça, où le non disparaît de mon vocabulaire.

Lilas Nord

NOms PréNOmS

Marie-Paule MarchaNd

Philippe LefaucONier

Ahmed Ahajam

David LanterNe

YOaNN Crételle

Rémy FOucart

Sébastien Taillefer

Catherine BerNard

Jean-Pierre TricOtet

Terry CarpeNtier

SylvaiN Druelle

AnthONY Brocourt

JeaN-Baptiste OdelOt

LaureNt Bil

Y a des gens qui n'arrivent pas à dire non.

Non ?

Pas en ce moment, non. – *Couvreur qualifié, on dit que c'est recherché, mais non.* – *Encore, on me laisserait faire mes preuves, mais là, d'entrée, c'est non.* – **On me dit toujours non.**

Est-ce que vous pensez qu'on peut toujours dire non ?

Non.

Est-ce que vous pensez qu'on peut toujours dire oui ?

Non.

La formation me plaisait bien. Mais j'ai dit non. – **On est obligé de dire non.** – *Risque à dire non.* – *Vaut mieux dire non.* – **Peur de dire non.** – *Non, non et non.* – *J'ai l'impression qu'on n'a pas écouté le fait que j'ai dit non.* – **C'est rare que je dise non.**

Je ne dis jamais non.

Jamais ?

Non.

À mes enfants, je ne sais pas dire non. – **À contrecœur, mais j'ai dit non.** – *Sur toutes mes lettres, je n'ai reçu qu'une seule réponse : on me disait non.* – **Y en a qui vont taper pour un oui pour un non.** – *C'est plus facile de dire non.*

Non ?

Le refus, c'est quelque chose qui reste à accomplir.

Anthony Brocourt

Première partie

NON

On entre : on est accueilli par un non.

Catherine Bernard

Refuser
Se ruer
Refus
Serré
Serf
Suer
Eus
Usé
Rue

LETTRE DE CANDIDATURE SPONTANÉE

Monsieur le Directeur,

Actuellement en recherche d'emploi, je souhaite me proposer pour travailler dans votre grande surface.

Il paraît qu'il vaut mieux présenter une lettre toute faite. J'aurais pu en copier une sur Internet, mais si on doit travailler ensemble, je préfère être honnête avec vous dès le départ.

Je suis polyvalente : je peux aussi bien être en caisse qu'en rayon, m'occuper de réceptionner les marchandises que de faire le ménage. L'avantage, c'est que je connais bien le magasin, puisque je fais mes courses chez vous toutes les semaines.

Mes enfants sont grands, maintenant : je vis seule et suis prête à travailler tôt, ou tard, en semaine, comme le week-end, selon vos besoins. Je peux même venir deux fois dans la journée, s'il le faut.

Je ne me fais pas d'illusions : je sais que vous ne me proposerez pas un CDI d'entrée. Mais même un petit CDD m'intéresserait. Même quelques heures.

Comme expérience dans le domaine de la grande surface, j'ai déjà fait des inventaires plusieurs fois, de nuit, chez un de vos concurrents. Sinon, j'ai travaillé un peu partout dans l'agriculture, le bâtiment, le ménage: vous trouverez le détail dans mon CV ci-joint.

En vous remerciant de l'attention que vous porterez à ma candidature, et dans l'attente de votre réponse, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer mes sentiments les meilleurs.

LA TÊTE DE L'EMPLOI

Elle entre, mais ne s'assoit pas. Ça fait comme une boutique. On entre, on reste debout. Et elles, elles sont toutes là, alignées derrière leur bureau. Quand on les voit comme ça, on dirait des épouvantails.

C'est la deuxième fois qu'elle vient cette semaine. Elle ne fait que ça d'y aller. Et puis elle attend. Parfois un quart d'heure, une demi-heure. Elles ne la regardent même pas. Elles tapent plus sur leur ordinateur qu'elles ne parlent avec les gens.

Il fait chaud, mais elle ne sait pas si ce sera la peine d'enlever son manteau. Elle va attendre encore un peu. Pour un emploi.

Elle vit dans une ville méchante. Une ville où, quand on touche le RSA, les gens le savent et vous traitent de cas sociaux. Où quand on habite en HLM, on est jugé. Ça fait un an qu'elle cherche un autre logement, parce que celui-là, c'est que de la survie. Et ça ne l'intéresse pas de survivre.

Ce qu'elle aimerait, c'est trouver un emploi stable pour sortir du système du RSA. Elle est prête à accepter n'importe quoi. Elle n'est pas contre faire des formations, ni retourner à l'école. Même si un cerveau, quand ça vieillit, ça se fatigue vite.

Mais c'est toujours la même chanson :

– Vous venez pour quoi? On ne cherche personne.

– Mais on m’a dit que...

– Qui vous a dit ça? On vous a dit non!

– Pourtant, il paraît que...

– Par qui vous avez encore su qu’on cherchait?

Non, non, non, la personne qui vous a dit ça ne peut que mentir.

– Je reviendrai demain, alors...

– S’il n’y a rien maintenant, il n’y aura rien plus tard!

Avec juste un refrain en forme d’espoir.

– Oui, non, peut-être, revenez plus tard.

Ils ne prennent jamais le temps de détailler les raisons des refus. Elle n’a plus qu’à rentrer chez elle avec ses questions: pourquoi pas moi? Qu’est-ce que j’ai pas? C’est à la tête du client, ou quoi?

À part à dire non, à quoi ils servent, ces employés de l’emploi en file indienne? Puisqu’ils ne prennent même plus de CV et que certains refusent même de l’inscrire.

– On va pas s’embêter, si c’est pour vous appeler une fois dans l’année.

Des fois, il suffit d’une phrase pour se disloquer. Le corps se démonte quand on ne peut pas rendre les coups qu’on nous donne.

Ils n’ont qu’à mettre un panneau sur la porte: “Pas la peine d’entrer”.

Une fois, elle est venue se présenter directement dans un supermarché. Ça servait à rien d’envoyer un courrier: on lui aurait pas répondu. Elle le sait parce qu’à force d’adresser des courriers lettres mortes, un jour, elle a pris son téléphone. Un responsable lui a expliqué: « On n’a pas le temps. Vous imaginez?

Avec toutes les demandes qu'on a ! Mais on garde les CV qu'on reçoit, et quand on a des besoins, on cherche dans le tas. » Quand elle s'est rendue sur place, le directeur l'a reçue debout, à côté d'une caisse. Accueillie comme ça, sûr que c'était non.

Et c'est toujours comme ça. On ne l'invite jamais à entrer dans un bureau. Il y en a une, dans une agence d'intérim, ça fait près de dix ans qu'elle va la voir et que l'autre ne lui propose jamais de s'asseoir. Près de dix ans, et elle ne connaît même pas son prénom : les directeurs ne portent pas de badge. Près de dix ans, et elle ne l'a jamais appelée. Même pas pour une journée.

D'autres l'ont appelée. Plusieurs fois, même. Pour rien. Le plus usant, ce sont les coups de fil des agences d'intérim qui peuvent tomber n'importe quand pour lui dire de venir sur le champ, parce qu'ils ont quelque chose à lui proposer. Elle laisse tout en plan. Si elle est sur le chantier, elle part comme elle est, même pas le temps de se changer. Et quand elle arrive, dix minutes après, on lui dit :

– Non, c'est trop tard. On a trouvé quelqu'un d'autre.

Et là, pour une fois, on la regarde, et on ajoute :

– De toute façon, vous ne pouviez pas y aller comme ça. Vous êtes dans un état... Faudrait au moins vous maquiller !

Elle a beau expliquer qu'elle sort d'un chantier d'insertion, que même si on est content, c'est fatigant, qu'elle fait un boulot dans la poussière, la boue, mais qu'elle est capable de travailler dans du propre aussi, ça lui vaut de nouvelles remarques :

– Vous n’êtes pas assez rayonnante, pas assez souriante. Et vous ridez.

Elle a les nerfs rongés. On est comme on est. On ne demande pas... Elle ne va quand même pas se tartiner pour aller sur le chantier. Quand elle sort du boulot, elle est coquette. Ils le savent bien, d’ailleurs, au supermarché, puisqu’elle vient faire ses courses plusieurs fois par semaine. C’est sûr qu’elle ne se transforme pas en pot de peinture, comme les caissières. Y en a, on ne voit même plus leurs yeux. Elles se mettent des kilos de rouge à lèvres. C’est ça, l’idée, pour trouver du travail ? Ressembler à un clown ? Finalement, c’est peut-être ça, devenir employée de *grande surface*. Se déguiser.

Elle a un coup de chaud. Se retient à un bureau. L’employée lève les yeux et elle voit brusquement défiler sur sa figure tous ceux qui lui ont dit non. Les mille visages de la tête de l’emploi. Mais y a profil et profil et y a rien à faire : elle ne cadre pas. Elle enlève son manteau.

Un chômeur lui propose de s’asseoir. Elle ne demande même pas à être assise, elle demande un travail. Toute sa vie, elle a travaillé debout. C’est pas aujourd’hui que ça va changer.

Mais il n’y a pas beaucoup de missions pour les femmes. Ça doit être pour ça qu’il y a des agences qui s’appellent carrément *Manpower* : au moins, les femmes savent d’entrée qu’elles ne vont pas rigoler. Elle en a parlé un peu avec ses collègues du chantier – elle est la seule femme là-bas. Ils galèrent aussi, mais ils décrochent un peu plus de boulots. Et puis, ils ne sont pas accueillis pareil.

Les femmes derrière leur bureau lèvent la tête. La porte s'est ouverte: un petit jeune vient d'entrer. Il n'a pas encore le sourire cassé. Concurrence déloyale. Pas la peine d'insister, elle reviendra demain. Elle remet son manteau. Embrasse le jeunot, lui souhaite bonne chance.

C'est son fils.

HEURES CREUSES

Pas besoin de réveil. Toutes les nuits, 4 h 30... 5 h, c'est fini, il ne dort plus. Pourtant, chaque soir, il attrape la fatigue. Il va se coucher, mais il n'arrive pas à dormir. Il se relève. Se recouche. Dort par étapes. Il appelle ça de la fatigue nerveuse.

4 h 34. Pas la peine d'insister. Il se lève. Descend dans la cuisine. Dans le noir. La lumière lui fait mal à la tête. Et puis, il marche à l'économie.

C'est encore la nuit, mais la première chose qu'il fait, c'est d'ouvrir les volets. La fenêtre donne sur la cour, et l'étang, derrière. Il n'y voit pas plus clair, mais le jour finira par se lever. Plus tard.

Il boit 1 café. Fume 1 cigarette sur le pas de la porte.

Regarde le compteur électrique à la lueur de son briquet. On est encore dans les heures creuses.

S'assoit à la table de cuisine et rumine. Il n'allume pas la télé. Toujours ça d'économisé.

Il va voir le niveau de la cuve de fioul.

Il rumine. Fume 1 nouvelle cigarette.

En profite pour aller jusqu'à la boîte aux lettres. Des fois qu'il aurait oublié 1 courrier.

Il rentre.

Il sort le petit papier plié logé dans son portefeuille. Celui où il note tout ce qu'il ne faut pas qu'il oublie :

- Les horaires du chantier d'insertion.
- La date de la taxe d'habitation.
- Les factures qui vont tomber.
- Le numéro du médecin pour dire qu'il n'ira pas.
- La liste au Père Noël: 1 paire de patins et 1 voiture électrique.

Il a travaillé 1 peu partout, il sait 1 peu tout faire. On lui a dit que c'était bien, qu'il était volontaire. Mais que ça ne suffit pas. Alors on lui a parlé de formation. Il a dit: « Oui, bien sûr, ça m'intéresse ». Il a demandé le salaire. 452,83 € par mois. Pour lui. Sa femme. Et ses 2 enfants. Il a dit quoi? Il a dit non.

Apparemment, il aurait fallu dire oui. Et merci, aussi. Parce qu'on l'a mis sur 1 formation de chaudronnier sans lui demander son avis. Il n'avait jamais demandé à la faire: il a refusé. Alors on l'a viré de son chantier d'insertion. Résultat: radiation pôle emploi de 15 jours au mois de décembre + les assedics, 7 jours de carence = mois à 0. Joyeux Noël.

Ça n'a pas empêché qu'on lui propose 1 entretien pour retourner sur le même chantier. Il n'y est pas allé. Pas cohérent: on lui avait ordonné de partir 3 mois avant. À se demander, des fois, si les encadrants touchent des primes quand ils les envoient sur des formations de n'importe quoi.

Quand il refuse, il sait qu'il y a des conséquences. Il voit toujours arriver la catastrophe derrière. Mais aujourd'hui, il ne veut plus entendre parler de formation, comme ça, il est sûr de ne pas avoir de problèmes. De toute façon, quand c'est lui qui

les demande, comme pour les CACES, les permis qu'on lui a promis, il peut toujours attendre.

Pour qu'on le laisse tranquille, il lui faudrait au moins 1 CAP de maçon, mais il est toujours retenu par la rémunération. Et puis, faut pas rêver, ce n'est pas ça qui va l'aider à trouver 1 travail. Il les a regardées, les annonces: ce qu'on demande, c'est de l'expérience, pas 1 CAP. Pas besoin de CAP pour savoir maçonner. Lui, c'est 1 Portugais qui lui a tout appris. Sur 1 chantier. S'il avait dû compter sur la formation bâtiment du Greta, il serait encore en train de nettoyer des outils, plutôt que de maçonner, parce qu'ils en avaient déjà 1, de maçon. Sans parler du BTP en intérim, où il passait les 3 quarts du temps à balayer la route...

Non, faut pas rêver: 1 employeur embauchera toujours le moins diplômé pour le payer moins cher. Ou des stagiaires non rémunérés: quand il y en a 1 qui s'en va, il n'y a plus qu'à en prendre 1 autre. La roue tourne.

Le compteur aussi.

Rien n'arrête la ronde des kilowattheures, des heures creuses aux heures pleines. Pourtant, la machine n'est pas allumée... Et le sèche-linge? Il est resté branché! Il tire sur la prise. Le disque ralentit, sans cesser de tourner. Il recommence à ruminer. Le monde du travail est devenu 1 cauchemar. 1 cauchemar en forme de disque en métal avec des dents. Bientôt, il faudra signer les contrats de travail à l'aveugle, avant de savoir ce qu'on va gagner. Il faudra mettre le doigt, puis le bras puis tout le reste dans l'engrenage. Il faut déjà lutter pour obtenir

quelques heures. Les 35 heures, c'est pour les moins de 26. Après, c'est fini. Il n'a rien contre les jeunes, ils ont le droit de travailler aussi. Mais il est père de famille, quand même. Et tout ce qu'il décroche, c'est 20 heures maxi. 20 heures, ça va vite. Et après? On fait quoi? On rentre chez soi et on repart à ruminer.

Le compteur non plus ne connaît pas les 35 heures.

Et puis, il a 39 ans. S'il retourne encore en formation pendant 2 ans, même 1 an, c'est encore 1 an de perdu. Il vit en yoyo, avec tous les autres yoyos: on retravaille 1 peu, on retourne aux assedics, à la CAF, au RSA; on piétine, on rumine, et on vit toujours dans la même misère.

Heures creuses, jours de carence, mois à 0. À Noël, les enfants, pas de cadeaux. Rien. Et lui, sous le sapin, il aura leurs petits yeux qui le regardent avec des questions. Il les adore ses enfants, il se mettrait même dans la catastrophe, pour eux, mais y a des contraintes quand même. Des questions qu'on se posait pas avant.

Comme la différence entre les heures pleines et les heures creuses.

Il se lève, retourne voir le compteur, qui compte.

Il se demande toujours: « Où on s'en va » et « Comment on va faire? ». Sa femme, elle, elle est plutôt du genre: « On va s'en sortir » et « Arrête de me stresser ». Il faut dire qu'il passe son temps derrière sa famille, à vérifier 10 fois que tout est bien éteint. Si ça reste allumé, il grince des dents. Il sait

que c'est agaçant, mais il ne peut pas s'en empêcher. Même avec ses enfants. Sa femme lui dit : « Laisse-les vivre ! » Mais dans son esprit, il faut que les lumières soient éteintes.

Parce que la maison, la vie, ça coûte cher. Le fioul à rentrer, les problèmes de chaudière, la toiture à refaire, la fuite dans le garage, le jour où la tuyauterie va casser, où le... Il ne peut pas s'en empêcher. Surtout, pas se projeter. Pour aller où ? Il faudrait arriver au bout du mois, pour commencer.

À quelle heure il passe, déjà, le facteur ? Il est trop tôt, là, non ? Il retourne à la boîte aux lettres. Pas de factures. Pour l'instant.

Repassé devant le compteur...

Il avait trouvé 1 bon moyen pour arrêter de ruminer, pour ne plus penser à rien. Enfin, 1 bon moyen... Ça fait 10 ans qu'il ne boit plus, parce que sinon sa femme serait partie avec les enfants. Et ses enfants, c'est toute sa vie. Même si... Des fois, il a l'impression qu'il passe sa vie à travailler pour payer quelqu'un qui s'occupe des enfants pour qu'il puisse travailler. Payer pour travailler. Travailler à perte. À perte de vue, à perte de temps, à perte de soi...

Il se lève. Sa jambe le lance. Il paraît que ça vient du cœur. Mais c'est bon, il ne se fera plus soigner : les congés maladie, c'est du salaire en moins. Il n'ira pas voir son médecin pour se prendre 1 nouveau savon. Pas de temps à perdre à se faire engueuler. Ni à passer des examens. Se faire soigner, c'est 1 perte de temps.

1 tour de boîte aux lettres, de jauge, de compteur.

Il fait encore nuit. Il fait encore froid. Mais dans 4, 3, 2, 1, 0, on passe en heures pleines. Et bientôt, il faudra allumer le chauffage.

Quand les enfants descendront.

LETTRE RECOMMANDÉE AVEC ACCUSÉ DE RÉCEPTION

Monsieur le Directeur,

Comme je n'ai pas eu de réponse de votre part à ma lettre de candidature spontanée, je me permets de vous l'adresser une nouvelle fois en courrier recommandé, comme ça je suis sûre qu'elle ne va pas s'égarer.

Ce n'est pas la première fois que je ne reçois pas de réponse pour une demande d'emploi, vous pensez bien. Mais hier encore, j'ai entendu dire que vous cherchiez deux hôtesse de caisse, un employé commercial et un agent d'entretien. Ma candidature tient toujours.

Vous trouverez ci-joint :

- ma première lettre
- mon CV.

En vous remerciant à nouveau de l'attention que vous porterez à ma candidature, et dans l'attente de votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes sentiments distingués.

RESSOURCERIE

Le voyage a été rude. Mais en arrivant à la Ressourcerie, devant la pancarte: “Réutilisation, Réemploi: pensez-y”, il a repris espoir. Il s’est dit qu’il y aurait bien quelqu’un qui voudrait encore d’un vieux machin comme lui.

Il fait un froid à faire craquer les jointures, et les chaises de jardin entreposées plus loin attendent le printemps sous le givre. Lisa aurait écrit son nom du doigt dans le blanc de la glace. Et puis elle aurait couru sur le parking en poussant des cris d’Indien, rien que pour voir s’envoler des nuages de buée volatile.

Mais il ne la reverra plus. Quand elle a su qu’il devait partir, elle n’a pas pleuré, non, elle n’est pas comme ça, Lisa. Elle a couru chercher quelque chose dans son sac. Il a deviné tout de suite ce que c’était. Elle lui a glissé, tout doucement. Elle l’a caressé, lentement, les yeux fermés. Et puis elle l’a laissé.

C’est là que deux hommes sont entrés. Ils l’ont soulevé, sans ménagement, et l’ont fait sortir les pieds devant par la porte de derrière. Comme Paulette. Ils l’ont chargé dans un camion, entre le lit et l’armoire, encore plus fatiguée que lui. Deux tapis, quelques cartons sont venus les caler. Et ils sont partis pour la Ressourcerie.

Une fois déchargés, on regarde de quel bois ils sont faits : ils sont pesés, cotés, fichés, jaugés, démontés ou sauvés. L'armoire n'a pas supporté le voyage. Le lit fendu de toutes ses nuits est démantelé dans une benne.

Il ne reste plus que lui.

Il atterrit au milieu d'une cohorte de meubles déracinés. Il y en a de plus mal en point, avec des membres en moins, en attente de greffe, le ventre à l'air. Quelques-uns ont l'air d'être là depuis longtemps, comme s'il manquait les outils pour les réparer. Mais ils seront tous rafistolés. Restaurés, repris, poncés, peints, vernis. Brûlures, marques de feutre, vieilles étiquettes, tout va disparaître dans ce grand atelier du nouveau départ.

Il y a deux grandes familles de meubles abandonnés : les vieux de la vieille et les prêts à poser. Ces derniers forment un clan clairsemé de machins montés à la va-vite dont il faut sans cesse resserrer les boulons. Paraît même qu'ils tiennent dans des cartons plats. Faits de lignes droites et de vis apparentes, ils ne sont pas conçus pour avoir d'histoires. Ce sont des meubles policés qui ne vous parleront pas et vous empoisonneront l'existence.

S'ils sont les plus nombreux sur le marché, ce sont les moins repris à la Ressourcerie. Ils y arrivent en général épuisés, gondolés, boursoufflés d'avoir trop vite trop travaillé, alors qu'ils n'étaient pas taillés pour l'emploi, et qu'ils ne supportent pas de se faire démonter. Le temps s'assoit dessus en rigolant. La plupart finissent à la benne.

Et puis il y a ceux quittés à contrecœur pour cause de vies rétrécies : on se sépare des meubles qu'on a aimés parce qu'ils ne rentrent plus dans des chez-soi trop petits. L'armoire à linge de la grand-tante aux grains de lavande glissés dans les interstices, le vaisselier imposant de grand-père ne passeront même pas la porte d'entrée. Et puis on en ferait quoi ? Dormir dedans ? On aurait aimé, pourtant, les transmettre à ses enfants.

Il ne l'a pas entendue arriver. On dirait presque qu'elle marche sur la pointe des pieds, comme pour respecter le repos des meubles échoués là. Elle s'approche pour ausculter son vieux cœur de bois. Passe le doigt sur le couple d'inséparables naïvement sculptés par un jeune menuisier. Ces deux oiseaux auxquels Lisa aimait parler. Elle ouvre les portes, plusieurs fois. Huile les charnières du bas. Le grincement qui trahissait les voleurs de chocolat s'estompe. Elle fait coulisser les tiroirs, les retire, les retourne. Les pose par terre.

Il se sent vidé. À nu. Sous le premier tiroir apparaît sa date de naissance. Il a l'impression de voir sa vie en pièces détachées. Le réseau de veines en vagues. Des cotes mystérieuses oubliées au crayon. Ses fonds rugueux qui accrochent le chiffon à poussière. Le vernis asséché sur le bois brut, comme pris dans de l'écorce. Les traits de pinceau, arrêtés dans leur élan.

Rien n'échappe à la jeune femme. Ni ses vices : pas tout à fait d'aplomb. Ni ses cicatrices : les assauts répétés d'un chien frustré de mordre. Ni ses secrets :

la signature de l'artisan lovée dans son flanc, et le cadeau d'adieu de Lisa... Quand le deuxième tiroir refuse de glisser en place, la jeune femme sourcille et découvre le petit objet. Étonnée, elle le fait tourner entre ses doigts. Plus soigneusement encore que quand elle a déposé ses tiroirs, elle le replace et le laisse en souriant.

Le soleil se couche et la nuit passe sur ce hangar de revenants.

Il se réveille dans la boutique. On dirait l'intérieur d'un collectionneur fou qui aurait eu peur de manquer de tout. Il n'y a qu'à regarder les verres : verres à vin, verres à bière, verres à porto, verres apéro, verres à mayo, verres à digeo... Et les cargaisons de couverts, les volées de vélos, les flopées de fleurs artificielles... Les rangées de chaussures d'enfants bien alignées en ordre croissant où le pied grandit à vue d'œil. Baskets, bottes de pluie, bottines qui voudraient se remettre à danser, à courir, laisser encore un peu de caoutchouc, un peu de cuir, dans la cour de récréation.

Des peluches en manque d'affection.

Une caisse de bacs à glaçons, comme un rêve de vie carrée, organisée en compartiments réguliers, dans lesquels les mauvaises surprises ne sont pas faites pour rentrer.

Une béquille d'occasion, pour anticiper les mauvais coups.

Et même quelques objets encore emballés, dont le plastique craquant proteste de nouveauté dans cet univers de seconde main. Des ovnis même pas sortis, déjà recyclés.

Il y a quelques horreurs aussi. Une pendule à coucou à claquer. Un portemanteau en fourrure kaki qui bouloche. Un vase tellement triste qu'on n'oserait pas l'infliger à des fleurs. Sinistre que même un mort n'en voudrait pas comme dernière demeure.

Il espère que Lisa ne fera pas ça à sa grand-mère. Qu'elle la dispersera en cachette, dans son jardin, pour qu'elle profite encore un peu des rosiers qu'elle aimait.

Ceux dont elle faisait des bouquets, tendrement déposés sur un coin de son vieux buffet. Juste là où ils lui ont collé une étiquette. Il ne peut pas lire, mais il ne veut pas savoir le prix qu'on lui a accordé.

Le prix d'une nouvelle vie.

Un buffet né pour un cadeau de mariage a-t-il encore un sens une fois sorti de chez lui? Dans une nouvelle cuisine? Une cave, un grenier, un garage? Et après? Combien de fois faudra-t-il recommencer, la pesée, le tri? Pris, pas pris? Poubelle?

Un gamin déboule sur un vélo biscornu. Il s'arrête net. Il a dû repérer le couple d'oiseaux nichés sur les portes du haut. Il regarde autour de lui avant d'ouvrir le deuxième tiroir.

– Oh, Maman! Regarde ce que j'ai trouvé là-dedans!

Et pendant que le petit garçon s'émerveille du trésor de Lisa, sa mère se dit que ce buffet irait très bien avec sa table de guingois aux chaises dépareillées.

LA FRONTIÈRE

Même sans barrière, la route aurait été coupée en deux. Du côté de la zone, elle n'est qu'une piste de pierres broyées et de poussière, couleur de terre battue. Du côté de la ville, elle se déroule en ruban d'asphalte lisse. La nuit, la section grossière disparaît, comme si la terre l'avalait pour annuler tout repère. L'autre partie, elle, reflète grâce aux cristaux de quartz captifs du bitume les lumières vives de la cité. Même la barrière est éclairée.

Il est arrivé à la frontière en fin d'après-midi, au moment où l'ombre de la barrière s'allonge pour traverser de part en part le chemin. Petit, il avait décidé d'aller tout droit dans la vie. C'était la première fois qu'il se trouvait face à un obstacle. Par curiosité, naturellement, il s'est approché. Un homme de l'autre côté s'est aussitôt précipité, l'invectivant dans une langue âpre qu'il ignorait. Il a fait signe qu'il ne comprenait pas. L'autre a cru qu'il insistait: il a fait un geste mauvais pour le repousser.

Intrigué, le voyageur s'est assis sur une pierre, au bord du chemin. L'homme agité n'a pas aimé. Il en a appelé d'autres comme lui derrière la barrière, leur a montré l'indésirable. Ils lui ont jeté des cailloux. Il s'est levé, les a ramassés, un par un. Puis s'est rassis à la même place.

Il est resté là plusieurs jours, à les observer, les hommes et leur barrière. Elle ne s'est ouverte qu'une seule fois, pour laisser passer un homme qui aurait déjà pu être derrière. Bien habillé, comme les autres, avec de belles chaussures qu'il a dû froter une fois de l'autre côté pour ôter la pellicule de débris de la route et de terre collée sur le cuir maculé. Les autres ont froncé les sourcils, avant d'essuyer à leur tour leurs souliers, rageant contre cette poussière qui franchissait la frontière.

Elle ne s'est ouverte qu'une seule fois, pourtant, chaque jour et plusieurs fois, d'autres hommes se sont présentés à la frontière. Tant et tant... Jeunes, fatigués, vaillants, errants, hardis, hagards, fiers ou brisés. Aucun n'est passé. Ils ont tout essayé : supplier, menacer, séduire, plaisanter, forcer le passage, rentrer en nombre, se travestir, rien n'y a fait.

Un seul a exigé d'entrer. Grand comme un arbre, son ombre a fait frémir les hommes de l'autre côté. Ils ont sorti leurs armes. Par-dessus la barrière, il a attrapé le poing d'un homme qui le tenait en joue et l'a broyé. Les autres n'ont pas osé tirer. Puis il a tourné le dos à la frontière, a salué l'homme assis sur sa pierre et s'en est allé. Peu après, une détonation a éclaté dans le ciel en coup de tonnerre. Les hommes de la barrière ont baissé les yeux. Sans doute, on l'avait exécuté. Le voyageur s'est levé pour aller trouver l'homme déraciné. Il était mort et c'est lui-même qui avait tiré. Mais c'est bien avant qu'on l'avait abattu.

Le voyageur est retourné s'asseoir sur sa pierre jusqu'à se faire oublier. Puis il a passé la frontière. Il a marché jusqu'à la ville si convoitée. Et il est arrivé dans un désert. Un alignement de maisons identiques aux volets fermés, aux portes verrouillées. Il a pensé à l'homme-arbre qui serait mort ici aussi. Car les habitants n'étaient pas prisonniers: ils s'étaient eux-mêmes enfermés.

Il n'y a rien à prendre chez des gens qui n'ont rien à donner; le voyageur a rebroussé chemin. Repassé la frontière. Choisi une direction au hasard pour repartir droit devant soi. Et laissé tomber, au gré de ses pas, les petits cailloux qu'on lui avait jetés, pour ouvrir une nouvelle voie.

Deuxième partie

ET NON

- *Je ne veux pas dire oui à contrecœur.*
- *Mais vous avez dit non à contrecœur.*
- *Je préfère dire non à contrecœur.*

Dialogue avec Sébastien Taillefer

Refuser
Fuser
Ruser
Ruer
Sûr(e)

LETTRE DE RUPTURE

Monsieur,

Je sais que vous avez reçu ma lettre recommandée : le facteur m'a apporté mon récépissé il y a presque deux semaines. Je ne sais pas si vous lirez celle-ci ou si elle rejoindra les autres – où ça ? dans un tiroir ? à la poubelle ? – mais je vous écris quand même. Parce que j'ai des choses à vous dire.

Vous ne le savez peut-être pas, mais quand on est refusé un peu partout, on est stressé. Très. Avant mon chantier d'insertion, ça faisait trois ans que je ne trouvais plus de solution, plus de travail. J'étais prête à tout casser. On devient agressif, vous savez. Dans sa tête, on pense qu'à ça, même si on le montre pas. Y en a qui sont prêts à cogner, mais moi je garde tout dans la tête.

Quand on me dit non, quand je demande si je peux repasser et qu'on me répond que c'est pas la peine, que s'il y a rien maintenant, il y aura rien plus tard, c'est des choses qui me démontent. C'est vrai. Mais ne pas recevoir de réponse, je crois que c'est encore pire.

Je ne vais pas m'énerver. Je ne suis pas comme ça. J'emmagasine tout mais j'arrive pas à me rebeller. Ça me fait une boule d'angoisse qui m'étouffe: je garde tout à l'intérieur et j'arrive plus à parler.

Quand le stress monte, je pleure. J'arrive pas à être violente. Frapper, on peut pas, c'est contraire à la nature. Et puis, ça sert à rien. On va pas se rebeller sur tout le monde. Alors on accumule, on accumule, et soit on vide, soit on n'arrive plus à rien tenir dans ses mains. On pleure.

Voilà. Je crois que vous ne vous rendez pas compte qu'à l'autre bout d'une lettre, il y a quelqu'un. Alors, je ne viendrai plus chez vous. Ce sera moins pratique et je paierai plus cher. Mais c'est comme ça. Vous ne me répondez pas? Et bien on fera chacun chez soi.

C'est tout.

FORMATION ESTIME DE SOI

Dans la famille formation, après tractoriste, alors que je n'ai pas mon permis, et chaudronnier, alors que je suis couvreur, on m'a proposé: "Estime de soi: la clef pour l'emploi". Pourquoi pas?

En tout cas, déjà, rien que le prospectus a l'air sûr de lui. Dépliant. Quatre couleurs. Papier genre glacé.

L'estime de soi est l'une des clefs du quotidien, dans la vie personnelle et professionnelle. Dans le cadre de la recherche d'emploi, pas la peine d'espérer trouver du travail sans une solide confiance en soi.

Si vous souffrez d'un déficit d'assertivité

Bougez pas... Attendez... Assertivité: A... A... A... Assertion, Assertorique, Asservir... Ben non, y a pas. Vous pensez qu'il faut se méfier, si c'est pas dans le dictionnaire?

cette formation vous (re)donnera une image positive de vous-même. Elle vous permettra également d'apprendre à conserver et à alimenter cette confiance en vous lorsque vous serez confronté(e) à des situations difficiles ou délicates. Cette formation vous permettra d'accéder à une meilleure qualité de vie.

Rien que ça? C'est quand vous voulez!
Mais qu'est-ce qu'il faut pour...

Prérequis: Aucun

Ça tombe bien.

Formation de 3 jours

Confiance en soi:

De 9h à 12h30 et de 14h à 17h30.

Le vendredi, jusqu'à 15h30.

Et le week-end, on fait quoi? On angoisse? OK, j'arrête, après vous allez dire que je suis de mauvaise foi.

Bon, les horaires, c'est sympa, mais faudrait voir à annoncer la couleur.

Parcours proposé:

De l'estime de soi à la confiance il n'y a qu'un pas: créer une image positive de soi-même pour rebondir vers un meilleur avenir.

Rebondissons, rebondissons...

Qu'est-ce que l'estime de soi?

Analyser son parcours personnel pour en faire ressortir les réussites et les échecs.

Ça commence bien...

Bannir les attitudes démotivantes

Au temps pour moi...

Définir son niveau d'estime de soi

À combien je m'estime? Bonne question. La quarantaine, marié, deux enfants, chômage, chantier d'insertion, refus de formation... Parce que j'ai *estimé* que je n'allais pas m'en sortir avec moins de cinq cents euros par mois. Ça m'a valu un commentaire salé, un mauvais rapport que mon estime de moi n'a pas digéré: « Monsieur attend qu'on lui apporte l'emploi sur un plateau. » Vous trouvez que ça ressemble à un restaurant, Pôle emploi? Et les agences d'intérim? J'y vais deux, trois fois par semaine, et je vous garantis qu'ils ne font pas de plateaux-repas. Même pas un en-cas. Tout ce qu'ils savent servir, là-bas, c'est des cacahouètes!

Identifier et combattre ses pensées spontanées et nuisibles.

Ah... Là, déjà, c'est mal barré: quand quelque chose ne va pas, je le dis tout de suite. Mais je ne vois pas bien le lien entre “spontanées” et “nuisibles”... Il serait pas un peu susceptible, ce dépliant?

Autocritique:

Abandonner ses croyances irréalistes

Ne pas se mentir à soi-même.

Ah si, il l'a mal pris, je crois. On a même passé un cap, dites donc: on était dans les “pensées spontanées” et on arrive dans les “croyances

irréalistes”. Comme le Père Noël, vous voulez dire ? Parce que même mes enfants, ils n’y croient plus depuis longtemps. Et le jour où ils ont découvert la vérité, c’est pas à eux que ça a fait le plus de mal. Bon, je veux bien reprendre confiance en moi, mais je trouve qu’on en prend surtout plein la tête, là. Non ? Parce que si je comprends bien – en essayant de ne pas me raconter d’histoires, attention – mon problème d’estime de soi, c’est moi.

Analyser sa personnalité : découvrir son identité

Se mettre en valeur

Se libérer de l’influence de son passé

Construire une nouvelle image de soi.

Vous savez à quoi ça me fait penser, tout ça ? À ces petits carrés qu’on vous distribue dans les grandes villes, dans la rue, sur les marchés, à la sortie des gares ou du métro. Ces marabouts de papier qui vont tous vous changer la vie.

✱ Monsieur PAUL EMPLOI ✱

RÉUSSIT LÀ OÙ LES AUTRES ONT ÉCHOUÉ

Célèbre dans toute la France grâce à son pouvoir, ce grand médium aux dons héréditaires et surnaturels stupéfie tout le monde. Sa franchise, sa compétence et son sérieux viendront à bout de tous vos problèmes, même les plus désespérés.

Dès le premier contact, il vous dit tout.

Vous voulez voir votre situation sociale et financière s'améliorer? Un travail fidèle? Vous voulez pulvériser les démons qui vous poursuivent? Faire crier de plaisir les agences d'intérim? M. Paul Emploi guérit l'impuissance. Complexes physiques. Mauvais moral. Fait grossir ou maigrir à volonté. Garantit le succès dans tout ce que vous entreprenez. L'emploi courra derrière vous comme le chien après son maître.

RÉSULTATS GARANTIS À 100 %

AIDE AUX ENTREPRISES ET AUX PARTICULIERS.
PAS DE FAUSSE PROMESSE. DISCRÉTION ASSURÉE.
PAIEMENT APRÈS RÉSULTAT.

Oh, oui! Maraboutez-moi!

Tiens, je l'ai encore vexé ce papier-là.

Identifier et réduire les résistances dans les relations interpersonnelles.

Moi, j'aime tout le monde, mais il faut que les gens apprennent à aimer la personne qu'ils ont en face. Quand vous vous présentez pour un emploi, avec toutes vos qualifications et qu'on vous demande si vous êtes au RSA, vous savez ce qu'on vous répond, quand vous avez dit non? « Vous n'êtes pas avantageux. » Vous croyez que ça fait quoi,

d'entendre qu'il faudrait payer pour qu'on vous emploie? Et c'est moi qui résiste, là?

Devenir responsable de son avenir.

Et voilà, on met bien le doigt où ça fait mal. Parce que pour moi, vous me trouverez sans doute vieux jeu, mais le travail, c'est le sacrifice de la vie de l'homme. L'homme doit travailler plus que la femme, il doit être responsable de sa famille et de son avenir. Alors quand toutes les portes se ferment, c'est grave.

Oui, ma femme travaille, et je trouve ça très bien, évidemment. Jamais je ne lui demanderai de rester à la maison. Mais je ne me sens pas à la hauteur. Quand j'étais au chômage, je lui rendais ce qu'elle me donnait, elle n'avait plus qu'à mettre les pieds sous la table. Mais j'étais vexé. On a notre fierté. Heureusement, ça n'a jamais créé de tensions entre nous. L'amour, c'est là, c'est sûr, ça fait partie de la vie.

Mais l'argent fait vivre.

Gérer ses émotions pour être plus performant.

À côté d'«émotions», on dirait deux gros mots dans la phrase, non?

S'impliquer dans la relation à soi-même.

J'ai déjà créé mon globe à moi, pour ne pas sombrer dans la dépression, me protéger à ma façon. Parce

qu'à force de refus, physiquement, on se prend un coup dans le moral.

Apprendre à se "flexibiliser".

On peut, c'est sûr, mais il y a une limite à respecter. Une distance à conserver, comme ces guillemets. Il y a des mots qu'il vaut mieux garder cantonnés. Alors, je me suis fait une frontière. Une frontière qui passe par moi.

De l'autre côté, il n'y a plus espoir ni fierté. La fierté, on peut encore la ravalier. Mais l'espoir ?

Élaborer un plan d'action personnalisé.

Personnalisé par qui ? Par moi, pour qu'il me corresponde, ou pour moi par quelqu'un d'autre ? Qui me propose encore une formation qui lui convienne. Ça se mord la queue...

Pourtant, j'en ai bien une, d'idée qui pourrait marcher : plutôt que de trouver l'estime de soi pour décrocher un boulot, il suffirait de décrocher un boulot pour retrouver l'estime de soi. Et j'en ferai pas un dépliant. Parce que là, il y en a encore des tartines...

Apprendre à se motiver... Agir pour soi, pas en fonction des autres... S'affirmer.

Apprendre à dire « non »

Ah, ben voilà ! Et si je commençais par là ? Et sans guillemets, s'il vous plaît !

REFUS PERMIS

J'aurais pu dire oui, mais ça servait à rien. Je ne l'aurais jamais fait jusqu'au bout. Je l'aurais raté. Et puis, on est dans un pays libre : j'ai le droit de pas passer le permis. Mais les responsables de ma formation au chantier veulent absolument me le faire passer.

Je ne supporte pas qu'on décide à ma place. Ça me donne l'impression d'être attaché sur le siège passager, prisonnier de ma propre voiture, de donner la direction à suivre sans que le conducteur m'écoute, comme s'il était sourd ou qu'il ne parlait pas la même langue que moi.

Je déteste être assis à côté de quelqu'un qui conduit. Sans arrêt, j'ai envie de freiner ou d'accélérer à sa place. C'est bizarre, parce que conduire aussi, ça m'angoisse. Pourtant, je fonce. Au volant, je suis un fou, je fais n'importe quoi. J'adore la vitesse. Parfois je me dis qu'à toute allure, on doit pouvoir semer sa peur et s'arracher de sa vie.

Si plus rien ne m'arrête, j'ai peur d'abuser, parce que j'ai des enfants. Je serais tout seul, ce serait différent. Non, je ne passerais pas le permis pour autant : je conduirais sans. Pas la peine d'avoir le papier, je sais déjà conduire. Peut-être pas forcément bien comme ceux qui ont le permis, mais ça n'empêche pas d'avancer. Et puis j'en ai

vraiment pas l'utilité. J'ai déjà un booster pour me déplacer.

Honnêtement, si j'avais le permis dans la poche, je ne pourrais pas résister : ce serait trop bête de ne pas s'en servir. Alors il faudrait acheter la voiture qui va avec, payer l'assurance, l'essence, l'entretien... Je connais que ça, autour de moi, des gens qui ne veulent pas faire dix bornes avec leur voiture, parce que c'est un coût supplémentaire.

Mais c'est pas qu'une question de vitesse ou d'argent. Quelque part, de pas l'avoir, ça me protège autrement. Parce que quand on l'a, on risque d'accepter n'importe quoi.

Je connais un gars qui était tout le temps en déplacement avant. Il traversait la France en camionnette pour travailler à Lyon, ou à Marseille. Il quittait le chantier le vendredi, vers 16 heures au plus tôt et il arrivait chez lui bien après minuit. Il passait le week-end crevé avec sa famille. Et il repartait le dimanche soir pour être à l'heure sur le chantier. La semaine, il dormait dans des hôtels d'autoroute. Ils étaient plusieurs par chambre et c'est que des mecs fatigués là-dedans, alors ils ronflent. Faut pas leur en vouloir, mais il n'arrivait pas à dormir. Même avec les boules dans les oreilles. À la maison, son fils s'est mis à déconner. Alors il est rentré. Haché. Les allers-retours sans arrêt n'ont duré qu'un an, mais il a eu l'impression d'avoir travaillé toute une vie.

Moi, je vais où ça me plaît. Mais je veux pas vivre en auto-stoppeur. J'ai pas envie qu'on décide de ma vie. Là, je sens bien qu'on essaie un peu de me forcer la main, parce que j'ai refusé dès le début

et qu'on me parle déjà de dates pour la formation.

C'est saoulant, d'avoir à dire non tout le temps. Une fois, ça suffit. Je sais bien que quand je refuse, pour les responsables, ça fait un échec, une déception. Ils m'ont dit que c'était dommage. Mais je ne vais quand même pas passer le permis par politesse.

La première fois que je n'ai pas pu dire non, je suis parti en vrille. J'avais quinze ans et demi. À cet âge-là, on aime bien choisir sa route, ce qu'on va faire. C'est pas : « Tu fais ça et puis c'est tout. » Mes parents ne m'ont pas laissé le choix. Ils m'ont forcé à faire un apprentissage de menuiserie. C'était ça, ou la porte. Je détestais ça, travailler le bois. J'ai tenu un an et demi et je me suis mis à fumer. Des pétards, toute la journée. Je ne sortais plus du foyer de jeunes travailleurs. Je ne me levais plus. Mes parents sont venus me chercher. Après, je suis parti en intérim et j'ai pris un logement.

Si on ne choisit pas, ça ne peut pas marcher.

Non. Et puis j'aime pas l'idée de devoir quelque chose. Parce que c'est bien beau de me payer le permis, mais c'est pas en le passant que le boulot va tomber du ciel. Le travail que j'ai trouvé, c'est par moi-même, et j'arrive très bien à y aller en booster.

Quand je serai motivé, je ferai la démarche. De temps en temps ça fait du bien de dire oui. Mais tout le temps, ça n'aurait pas de sens. Je tiens pas non plus à ce qu'on me dise oui systématiquement. Ce serait pas marrant. Si toutes les portes étaient ouvertes, on ne pourrait pas progresser. On n'apprendrait rien. On saurait pas se battre.

Même dans un couple, si ma copine faisait

toujours oui, je lui dirais : « Arrête, tu m'énerves ! »
Non. Il faut savoir dire non.

Moi, je regarde large. Avant de dire oui, il faut se projeter. Réfléchir à ce que ça donnera, si on accepte. Si on refuse, c'est parce qu'on pense à soi plus tard. Peut-être qu'on perd une bonne occasion, c'est sûr. Mais personne ne connaît le futur.

Et puis on croit toujours que quand on dit non, on rate des choses. Sans doute. Mais quand on dit oui aussi. Si j'avais dit oui pour le permis, on se serait jamais rencontré.

Et je ne serais pas là, à vous parler.

LES MACHINS AU BOUT DES LETTRES

Je suis pas trop pour parler, tout ça. Moi, je prends les choses comme elles viennent.

Le jour où j'ai fini l'école, à quatorze ans, on est venu me chercher pour travailler. On m'a viré trente ans après. Et maintenant que j'ai tout perdu, on voudrait me renvoyer à l'école? Pour m'apprendre quoi? Mon travail, je le connais: ça fait près de quarante ans que je le fais!

Maintenant, tout se passe par formation, mais avant, c'était pas comme ça. Je vois pas pourquoi j'irais subir des formations alors que je connais le boulot. À mon âge, ça va servir à quoi? À rien du tout. Pour le calcul, tout ça, on m'a dit. C'est pas la peine de me demander de retourner faire des maths, je sais pas en faire. Mais ça va, je sais compter. En formation, on gagne moins que sur le chantier d'insertion. Déjà que là... Une fois que j'ai payé ma voiture, tout ça, les factures, j'y arrive pas. Alors moins que ça...

Oui, je sais compter. Dix ans d'école, trente ans de travail, dix ans de galère découpée en petits boulots. Quand on a plus voulu de moi comme menuisier, il a fallu que je me réadapte. Eh ben je me suis bougé, j'ai toujours bougé. J'ai toujours travaillé, jamais baissé les bras. Jamais refusé un travail. Mais les formations, les immersions, les stages, j'ai jamais pu m'adapter à ça. C'est du vent

pour moi. Moi, il me faut quelque chose dans les mains pour travailler. Seulement voilà, du boulot y en a pas y en a pas.

Quand j'étais chez l'ANPE, elle me sortait des listes, j'y allais avec un CV. Elle me disait toujours non. On prend personne. Y a pas de place. Mais y a des stages. Ça, on peut en faire, des stages, sauf qu'on nous prend pour un con. Moi, on m'a dit que j'allais couper des carreaux. Eh ben toute la semaine, j'ai posé des volets pour pas un rond.

Je me suis engueulé avec la femme qui m'avait envoyé là-bas. Je lui ai dit que c'était plus la peine de m'envoyer faire des stages comme ça. Et puis, carreaux ou pas, si c'est pour gagner trois cents euros, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec? On peut pas vivre.

Oh, et puis je sais pas pourquoi je vous dis ça. Vous me posez de ces questions, aussi! Comment je le vois, le refus? Comment je me le représente? Je me représente pas, moi. J'suis comme tout le monde, je vis, le jour et la nuit.

Mais j'ai plus vingt ans. Pour engager quelqu'un comme moi, ils veulent une prime maintenant. On préfère prendre des jeunes en immersion – ça fait noyade, non? – comme ça, on leur apprend à travailler sans être payés. Et ça fait des gens qui travaillent sans goût. Faut toujours repasser derrière. Alors qu'avec nous, les vieux, y a rien à redire. C'est même plutôt nous qui avons à redire. Si ça s'trouve, elle sert à ça, leur prime: accepter des travailleurs qui savent l'ouvrir.

Pour ça, pour qu'on me prenne pas pour n'importe qui, j'en ai encore de l'énergie. Même si je fatigue. J'ai des problèmes de cœur. Deux pacemakers, un défibrillateur. J'ai dû faire une demande d'invalidité. On attend mes papiers et j'attends des nouvelles. Si j'en ai pas, j'essaierai de retrouver du travail. Comme tout le monde.

Mais je ne retournerai pas à l'école. Vous me voyez apprendre à faire des lettres, écrire des trucs ou je sais pas quoi? M'intéresse pas. À quoi ça va me servir? Mettre des machins au bout des lettres, savoir si faut mettre un – s, ou un – ier... À cinquante-trois ans, qu'est-ce que vous voulez que je foute!

De toute façon, à l'école, on faisait que des dictées, des récitations, des conneries comme ça. Le pire, c'est qu'il y en a, je m'en souviens encore. Tenez! Le chêne et le roseau! Ah ouais, je suis pas près de l'oublier, celle-là! C'est un arbre qui se fait du souci pour un roseau. Alors, il lui propose de le protéger de l'orage. Et vous savez ce qu'il lui répond, l'autre con? « Je plie et ne romps pas ». Et ron et ron petit patapon. Le poète, je sais pas s'il pliait pareil, mais il fait venir la tempête pour abattre le chêne et lui faire la morale. Bien joué! Et après, les profs prennent le relais. Comme ça on apprend tout petit à dire oui à tout, soi-disant que si on résiste on casse. Voilà ce qui me reste. Et vous voulez que je retourne en classe?

Non.

Même les pieds dans la mort, vaut mieux toucher le ciel de la tête que se coucher par terre.

SENS INTERDIT

Je sais pas écrire.

J'aime pas ça.

Je sais que ça pourrait m'aider. Éviter que quelqu'un le fasse à ma place.

Devenir autonome moi-même.

J'avais commencé une formation pour ça. Mais...

Déjà, ça me gêne d'être observé. Par les formateurs.

Et les autres, qui sont là pour apprendre.

Je me sens mal à l'aise.

J'y suis allé. Deux, trois fois. Mais...

Ça me convenait pas.

J'arrivais là-bas, je rentrais... D'un coup, je voulais sortir, ça n'allait pas.

Je n'y suis pas retourné.

Je ne saurais pas bien expliquer. Je crois qu'il y avait trop de monde. Que je me sentais enfermé. Dans quoi? Je ne sais pas.

Peut-être que ça m'a fait penser à l'école.

Pourtant, ça n'avait rien à voir. Le prof de maths me tapait.

À force, j'y allais de moins en moins. Et puis plus rien.

On m'a proposé de recommencer une formation.

J'ai dit non.

Je sais que c'est pas possible, qu'il faut pas trop en demander, mais...

Il faudrait que je sois seul pour y arriver.
Parce que lire aussi, j'avais du mal, mais c'est venu
à force de lire.

Je sais pas écrire.
Mais j'aimerais.

REFUS-JE

Si on n'empruntait pas le chemin de la côte jusqu'au bout, en coupant comme tout le monde avant la presqu'île des ajoncs, on ne verrait jamais les deux tours dressées face à face.

Quand on arrive par l'ouest, la première masque presque entièrement la seconde. On croirait une vieille cheminée d'usine devant un simple talus. Mais il suffit de se décaler de quelques pas pour découvrir l'étrange duo.

Ce qui semble une tour de briques est en réalité un monolithe de pierre rouge, si vif qu'on a l'impression de sentir la chaleur monter à mesure qu'on approche. Mais ceux qui l'ont caressé par curiosité ont été saisis par le froid de cette paroi sans prise. Même en plein soleil.

Au début, on pourrait le prendre pour un phare grossièrement érigé. Mais on devine vite qu'il ne signale pas d'autre danger que lui-même. À son pied, une antique enceinte grise s'est affaissée, comme une mue grossière autour d'une monstrueuse chrysalide.

Juste à côté, une tour ventrue offre ses flancs à la faune et la flore de ce bord d'Océan. Sous les herbes folles semées en elle, on ne distingue plus que quelques pierres assurant sa structure. Il ne serait pas difficile d'enfoncer sa main dans la terre meuble qui l'a progressivement recouverte. Trompé sans

doute par son propre pouls, on aurait l'impression de saisir une légère pulsation au creux de sa paume. Et de sentir ses doigts qui se réchauffent.

Autour de soi, un ballet d'insectes affairés diffracte la lumière du jour, et au plus près de la tour, dans la nuée de bêtes, on est ahuri par son effet stroboscopique. De plus petites proies hébétées s'y laisseraient dévorer.

Malgré cette formidable effervescence, sous la masse vivante de plantes et de papillons indigènes qui a colonisé cette ancienne citadelle, on pressent le cœur d'un tumulus, fascinant microcosme abritant sépulture.

Pont vibrant de l'une à l'autre, les milliers de tiges et d'ailes frôlent chaque jour le cylindre aveugle de l'autre tour. Car elles sont si proches qu'elles ne laisseraient passer entre elles qu'un enfant. S'il s'amusait à en faire le tour en se fauflant au milieu, il pourrait laisser autour d'elles un sillon en forme d'infini.

Jaillies de terre ou tombées du ciel, ouvertes en puits ou fermées en silos, monuments de mégalomanes ou nécropoles de guerriers, bouches d'abris, coquilles vides, pièges en puissance, personne ne connaît le fin mot de leur existence.

Dans ce coin si retiré, si acéré de la côte, on ne peut qu'imaginer, pourtant, lorsque le bruit des vagues donne l'illusion qu'elles dialoguent, que ces tours renferment deux amants emmurés vivants de non-dits. Car si ces silhouettes l'une contre l'autre ne se rejoindront jamais, leurs ombres inlassables se poursuivent sans cesse.

LETTRE ?

Il pleut. Je suis garée en face d'un supermarché. J'ai accompagné ma fille, la plus jeune. Il paraît qu'ils cherchent des hôtesse de caisse. Je n'y suis même pas allée.

Se manger des refus tous les jours, c'est dur à supporter, mais voir ses enfants entrer dans la machine à broyer, c'est...

Qu'est-ce que je vais lui dire, s'ils lui font le coup du : « Non, c'est pas vrai, on n'a besoin de personne. » Qu'elle sort en pleurant, comme la semaine dernière ? Je vais la prendre contre moi, lui caresser la tête, comme quand elle était petite. Et puis je vais lui mentir, encore. Je lui dirai : « C'est pas grave, ma chérie. Tu finiras bien par trouver. T'inquiète pas. »

Ma fille... Elle vaut mieux que ça. Je vais la regarder droit dans les yeux. Je vais lui sourire. Et je vais lui dire : « Allez, ma belle. On va rouler un peu. Tu vas voir, la pluie va s'arrêter. On va rouler encore. Et tu sais quoi ? Si tu veux, aujourd'hui, je t'emmène à la mer. »

R

Refus n.m. – 2013 (du picard “non et non”) : action de refuser, de dire non. Refuser une obligation.

1. Envie de ne pas le faire.

L'envie de ne pas faire toutes les choses qui ne sont pas intéressantes.

2. Obligation de dire non.

Non.

Contr. Choses auxquelles on ne peut pas dire non : *un travail, un tour à la mer.*

Syn. Frontière à ne pas dépasser. Détermination. Impossible, pas question. Résistance. Se taire. S'en aller. Survivre.

3. Barrière à franchir ou porte fermée. Sens interdit.

Être traité comme un chien.

Contr. Horizon qui s'offre à soi.

Syn. Pas avantageux, trop qualifié, trop vieux. Pas bien habillé.

4. Muraille.

S'entourer de murs.

Contr. Nuage.

Syn. Défaite. Angoisse. Regret. Remise en question.

5. Accepter, à condition. Pas à n'importe quel prix.
Oui, mais...

Contr. Accepter de ne pas être soi.

Syn. Travailler debout.

MERCI

À tous ceux qui ont accepté de me rencontrer, au cœur de leur refus.

Merci de vous être livrés, sur un coin de chaise ou les poings sur la table. De m'avoir parlé librement, même quand vous gardiez vos manteaux. Même quand nous n'avions pas beaucoup de temps et qu'il fallait repartir travailler un peu vite. J'espère qu'aucun de vos non-dits à dire n'est resté en suspens.

Merci de m'avoir confié vos mots, vos images. Dans ce grand jeu d'échos, j'ai parfois mêlé vos histoires. Tout ce que je souhaite, c'est d'avoir su rester fidèle à votre vie, à votre voix.

Merci aussi à l'association Cardan, au jour le jour et toujours. Merci pour tout, ne serait-ce que pour s'intéresser au refus des gens, se demander pourquoi on ne les écouterait pas dire non, pour une fois.

Merci d'avoir inventé un autre métier d'écrivain public.

Merci personnellement à Luiz Rosas, pour m'avoir sortie de mon mal de livres.

Merci à tous les marabouts anonymes à qui j'ai emprunté les qualités de M. Paul Emploi.

Merci avec tendresse à Virginie, Jean-Marc, Chloé et Valentin Boudet pour leur accueil, leur havre familial en marge des villes méchantes.

Merci à Laurent Elie qui m'a accueillie, accompagnée, aidée, et prêté son bureau pour que les interviews puissent se dérouler dans les meilleures conditions d'échange et d'écoute.

Merci à Francisco Armino qui m'a reçue sur le chantier d'insertion et accompagnée au cœur de Péronne en camion de chantier.

Merci à Jean-Marc Noblesse, qui m'a accueillie sur le chantier d'insertion du château et m'a tout de suite annoncé qu'il avait préparé une liste, mais qu'il n'y avait pas de raison qu'on n'écoute pas tout le monde.

Tout le monde a parlé. Sauf un, qui a refusé.
Merci à lui aussi.

SOMMAIRE

Présentations	p. 6
Y a des gens qui n'arrivent pas à dire non	p. 9

Première partie

Non	p. 13
Dans refuser il y a...	p. 15
Lettre de candidature spontanée	p. 17
La tête de l'emploi	p. 19
Heures creuses	p. 25
Lettre recommandée avec accusé de réception	p. 31
Ressourcerie	p. 33
La frontière	p. 39

Deuxième partie

Et non	p. 43
Dans refuser il y a...	p. 45
Lettre de rupture	p. 47
Formation estime de soi	p. 49
Refus permis	p. 57
Les machins au bout des lettres	p. 61
Sens interdit	p. 65
Refus-je	p. 67
Lettre?	p. 69
R	p. 71
Merci	p. 73